

Michel David-Weill, les musées en héritage

PAR ÉLISABETH SANTACREU

Succédant à son père et à son aïeul, ce grand banquier et mécène préside le Conseil artistique de la Réunion des musées nationaux.

A Wall Street, on le surnommait « le dernier empereur ». C'était dans un autre temps, lorsqu'il présidait la banque Lazard, affaire familiale spécialisée dans le conseil en fusions-acquisitions. Après son arrière-grand-père, son grand-père et son père, il avait trouvé naturel de s'asseoir dans le fauteuil destiné aux fils de la lignée. C'était là sa place, son devoir. Aujourd'hui, la banque Lazard n'est plus échue à un Weill et le patriarcat peut faire fructifier avec discrétion son héritage le plus précieux : le mécénat des David-Weill.

Car David-Weill n'est pas seulement un nom, c'est une marque de reconnaissance, voulue par David Weill, né en 1871 à San Francisco, d'une famille venue de Moselle. Il avait obtenu, en 1929, de porter et transmettre ce nom composé, fondant ainsi une dynastie française de banquiers. David David-Weill était déjà un philanthrope et un mécène, déployant ses activités de la construction de logements sociaux à la présidence de la Société des Amis du musée Guimet. Son implication dans la vie artistique française et dans le soutien aux musées lui valut de devenir membre, puis président, du Conseil artistique de la Réunion des musées nationaux avant d'être élu, en 1934, à l'Académie des beaux-arts. Grand donateur du Louvre, il enrichit toutes les collections, de l'archéologie orientale aux Objets d'art.



Michel David-Weill, photographié par David Coulon, 2008.

Plus tard, Pierre David-Weill, l'un de ses fils, devint à son tour président du Conseil artistique des musées et membre de l'Académie des beaux-arts. Comme son père encore, il se montra grand collectionneur et mécène. Comment Michel David-Weill n'aurait-il pas considéré comme un devoir de mettre, ici aussi, ses pas dans ceux de son père et de son grand-père ? Il ne le fit pas avec l'arrogance des héritiers mais entra dans la carrière de manière profondément symbolique : « Mon premier acte de mécénat, raconte-t-il, ce fut, au moment de la mort de mon père, le don que ma sœur Éliane et moi avons fait au Louvre du *Taureau blanc* de Fragonard. »

Il était, certes, intimidant de succéder à deux hommes qui avaient aussi durablement marqué le milieu de l'art, mais il n'était pas question de reculer : « Cela répond à une conviction et à un goût assez profonds chez moi, précise Michel David-Weill. Cette conviction, c'est que le beau est nécessaire. Je trouve un peu scandaleux qu'une vie puisse se dérouler sans fréquentation de la beauté. Et le rôle primordial du musée, c'est de rendre accessible et compréhensible la beauté qui a été créée au cours des siècles pour que tout le monde en profite. Dans la mesure où je peux y contribuer, cela me semble un vrai devoir. »

Cette priorité donnée à l'art et au public l'a détourné de mettre ses collections et ses

moyens au service d'un musée portant son nom. « Il y a une tradition dans la famille... – je dirais presque d'anonymat. Très souvent, quand mon grand-père faisait des dons aux musées, il demandait à ce que cela soit anonyme. Et c'était sans condition. Parce qu'il y a, dans ma famille et chez moi, un très grand respect pour la fonction même des musées. Il y a un grand respect pour la qualité des conservateurs. Je crois qu'on a la chance d'avoir de vrais beaux musées qui remplissent bien leur rôle. J'en connais suffisamment la difficulté pour savoir que, dans la durée, il vaut probablement mieux aider un musée qui existe plutôt que d'en créer un. »

À son tour président du Conseil de la Réunion des musées nationaux et membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1983, Michel David-Weill fréquente donc les nombreux musées dont il a enrichi les collections. Au Louvre il va voir en priorité « la peinture française, le Moyen Âge, qui est très, très bien installé et, malgré sa très médiocre présentation pour l'instant, le département des Objets d'art. » En tant que mécène membre du cercle Cressent, il œuvre à la rénovation des salles des Objets d'art du XVIII^e siècle. Une époque qui convient à cet homme qui se considère comme un amateur, au sens où on l'entendait en ce temps-là : « Amateur, pour moi, c'est un peu comme amoureux. C'est quelqu'un qui aime. »